

CONFESIONS ET RÊVERIES CHEZ ROUSSEAU : L'INCONJUGUÉ D'UN TEXTE ?

FRANCINE BELLE-ISLE

Alors, la Surveillance reculera au fond d'un ciel indifférent et calme; les Signes s'effaceront; il ne restera qu'un Regard indéfiniment sensible et toujours convié à la confiance; un regard merveilleusement ouvert aux choses mais qui ne donne d'autre signe de ce qu'il voit que l'expression tout intérieure du plaisir d'exister.

Michel Foucault, Introduction aux *Dialogues*.

Hélas, je ne suis pas Rousseau. Mais formant ce projet d'écrire sur moi et le drame que j'ai vécu et vis encore, j'ai souvent pensé à son audace inouïe.

Louis Althusser, *L'Avenir dure longtemps*.

A QUELLES CONDITIONS extrêmes et jusqu'à quel point de chute peut-on soutenir le paradoxe d'une écriture de relâche et d'abandon, quand par ailleurs il reste entendu qu'il ne s'agit d'aucune façon de renoncer au travail des mots, mais bien de reporter cette libération du verbe au plus près d'une tâche impossible à accomplir? Poser cette question pourrait sembler une pure gratuité d'esprit et la réponse relever du simple rappel des lois et des contraintes symboliques. Reconduire l'interrogation, cette fois dans l'intime du texte de Rousseau, trouve cependant forme plus troublante: pourquoi *Les Rêveries du promeneur solitaire*¹ sont-elles un texte inachevé²? Quelles interférences – si interférence il y a – viennent empêcher que la «résignation» (*Rêveries*, p. 996) chez Jean-Jacques, cet affranchissement de «l'inquiétude de l'espérance» (p. 997), fasse œuvre complète et le retienne en ce lieu de création libre où ses «idées» peuvent enfin «suivre leur pente sans résistance et sans gêne» (p. 1002)?

J'emploie ici *interférence* au sens très exact du terme, l'interférence se situant au point précis où deux mouvements se superposent dans la contradiction et se font ainsi, dans leur rencontre même, mutuelle ingérence. Le brouillage est alors total, son impact inscrit dans une parfaite simultanéité des effets: nul moyen sûr de distinguer le familier de l'intrus, le régulier de l'intermittent, le nécessaire du contingent. Dans la logique d'un discours de conscience, sur le carré sémiotique

de Greimas par exemple, pas de situation plus embêtante que celle-là! Comment, en effet, établir la série des oppositions – fussent-elles davantage de l'ordre de la contradiction que de la contrariété – quand l'opposition n'obéit plus aux règles *normales* qui régissent le temps et l'espace en parcours repérables et nommément situés? Pour une sémiologie de l'inconscient cependant, les choses sont ici plus faciles, pour une fois nettement plus *abordables*. Car si la névrose obsessionnelle des discours arrive à très bien s'accommoder d'une ambivalence dialectique, *interférant* selon un rythme d'alternances savamment distribuées, et conforme en cela aux modèles éprouvés des systèmes les plus opératoires, il devient beaucoup plus difficile d'ouvrir les codes de la doxa aux interférences spontanées et immédiates que l'ambivalence *naturelle* de la structure perverse met en place, quand il s'agit non plus d'osciller entre deux tendances contraires, mais bien de s'immobiliser en un point d'équilibre précaire dans l'instant de leur possible réconciliation. Cette ambivalence du contact et de la proximité, bien plus que de l'écart et de l'éloignement, c'est celle du texte de Rousseau, pervertie dans ses affectations, portée au compte d'un désaveu sans faille, qui fait se côtoyer au plus près de leur incompatibilité « confessions » et « rêveries », comme si le trauma d'une écriture de combat et de justification ne pouvait trouver sa fin que dans la lumière fantasmée d'une écriture de paix et de contemplation. Et cela, sans antécédence de cause à effet, dans le maintien d'une simultanéité absolue : entre trauma et fantasme, et dans cet intervalle aussitôt refermé que suture leur plus étroite concomitance. Si les *Rêveries*, en effet, ne pouvaient pas être autre chose qu'un *travail* inaccompli, précisément parce que pour la première fois dans la vie de Jean-Jacques « un *plein* calme est rétabli dans [son] cœur » (p. 997 ; c'est moi qui souligne) et qu'alors, pour la première fois aussi, il voit son écriture s'immobiliser d'étonnement – « l'étrange état où je suis », la « situation si singulière », insiste-t-il tout à coup (p. 1000) – à même cette *absence d'interférence* qui le laisse enfin « tranquille », mais en même temps sans voix?

« Rentré en lui-même », « enlacé de lui-même », « replié sur son âme » (p. 1002-1042-1079) – ces formules de la béatitude reviennent dans l'œuvre de Rousseau comme un leitmotiv, couplées la plupart du temps à la position contraire de l'*expansion naturelle* de son être, lui qui est né « le plus sociable et le plus aimant des humains » (p. 995), ce qui l'a livré depuis toujours aux embûches que la malveillance de ses semblables invente pour son malheur –, Jean-Jacques dans son ultime retraite rejoint son *rêve* de s'abandonner enfin à la douceur de « jouir de [son] innocence » et « d'achever [ses] jours en paix » (p. 1001). Rendu à une solitude dont il essaie de se convaincre qu'elle est maintenant sans amertume, cette fois tout entier disponible aux fantaisies d'une imagination libérée, il choisit pourtant de retarder encore le moment de la béatitude et, dans une analepse symptôme de répétition compulsive, marque la première occurrence du *rêve* dans le texte de tous les attributs d'une *permanence passée* qui a tout du *cauchemar* :

Depuis quinze ans et plus *que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, et que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aye fait sans que je m'en aperçusse un saut de la veille au sommeil ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne sais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un cahos incompréhensible où je n'aperçois rien du tout, et plus je pense à ma situation présente et moins je puis comprendre où je suis.* (p. 995. C'est moi qui souligne)

Étrange destin que celui-là, recouvert de tous les effets d'un « mauvais sommeil » qui empêche le repos là même où il se trouve supposé, repos barré à l'instant précis qui en donne le signe, qui aussi le contre-signe – l'autorise et l'interdit à la fois, donc le *désaveu* – et le place du même coup en position d'interférence, en situation reconnue de non-lieu. Cet état d'agitation, sorte de tiraillement continu entre la suffisance de soi et l'ouverture au monde, Jean-Jacques n'arrive jamais à le nommer autrement que dans l'ambiguïté reconduite

de ses polarités contradictoires, déplaçant sans arrêt les termes de son discours selon un art du contrepoint qui rend impossible tout entendement univoque. Quand on y regarde de près, il faut bien convenir qu'il n'y a guère que certaines plages textuelles, très repérables dans leur caractère d'exception – dont la *Cinquième promenade* constitue l'exemple par excellence – qui échappent, et de façon extemporanée encore, à ce mélange. La plupart du temps, cette vie de cauchemar est de fait sentie comme une mort, mais une mort qui n'en finit plus de prendre effet – un repos sans cesse troublé par des « restes diurnes » angoissants qui rendent la vie qui s'accroche insupportable et mortifère –, une interminable *agonie* qui déchire par des pulsions antagonistes, qui transforme le meilleur des hommes en spectre de lui-même et fait de Jean-Jacques un mort vivant :

Pouvois-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étais, le même que je suis encore, je passerois, je serois tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin, que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la salutation que me feroient les passans seroit de cracher sur moi, qu'une generation toute entière s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? (p. 995-996. C'est moi qui souligne)

Le paysage brossé ici est bien celui d'un cauchemar. Il en a la vision d'horreur et d'incrédulité, le caractère de complète énormité qui provoque la résistance et rend l'acceptation des images du rêve impossible. Véritable trauma, qui brouille l'entendement jusqu'à l'insensé des choses, qui fait « s'absenter la vraie vie » et installe son simulacre comme l'*interférence* scandaleuse que vient créer une existence fracturée. Sorte de « délire » – le terme est chez Rousseau un mot clé, connoté négativement certes mais toujours dans une sorte de fascination respectueuse –, qui fait Jean-Jacques se tourmenter en des « agitations » continues et qui le rend dans le regard des autres étranger à lui-même. C'est à cette situation infernale, à ce *mauvais rêve* que la bonne rêverie pourrait lui permettre d'échapper, du moins dans l'espérance que lui donne son fantasme, une rêverie dès lors rendue à toutes ses

qualités de ravissement et d'extase, aussi d'expérience rare et précieuse, *ex-cursus* miraculeux vers la réconciliation bienheureuse. On pourrait alors croire que c'est à la vie réinventée que Jean-Jacques va être reconduit par la grâce de cette rêverie, dans cet espace où « la vie est là, simple et tranquille », mais non, c'est à la paix de la mort, à sa quiétude définitive qu'il aspire, dans une sorte d'abandon des choses où enfin « tranquille au fond de l'abyme », il sera « impassible comme Dieu même » (p. 999).

Dans son introduction aux *Rêveries du promeneur solitaire*, Marcel Raymond a noté le caractère essentiellement *passif* de « cette étrange survie qui rapproche Rousseau de la mort » (p. LXXXIX), et qui du coup invalide, du moins partiellement, la rêverie comme activité consciente de l'esprit, défense mise en place contre des affects pénibles dans l'idée, vaine et chimérique, de pouvoir y échapper, et la rapproche donc du rêve nocturne comme production d'images involontaires³. Jean-Jacques, en effet, ne voit pas la rêverie comme simplement la fuite logique hors d'une réalité intolérable, comme la conséquence fatale d'une résistance au trauma d'existence – une lutte de la vie pour la vie en quelque sorte –, mais aussi et surtout comme un appel vers le vide, un étrange désir d'aller bien au delà d'un bien-être de circonstance. Dans l'*Émile*, il souligne déjà les avantages de bonheur qu'il y aurait à pouvoir détacher la vie de la mort – sorte de désintringation des pulsions –, alors que du même souffle il en rappelle aussitôt l'impossibilité, dans un étourdissant paradoxe ne permettant plus de distinguer en quels lieux distincts l'une et l'autre des pulsions trouvent leurs assises respectives :

Tout homme qui ne voudroit que vivre vivroit heureux; par consequent il vivroit bon; car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant?

Si nous étions immortels nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. (t. IV, p. 305-306)

Dans la troisième des *Lettres à Malesherbes*, Jean-Jacques cette fois situe l'opposition dans l'intime de lui-même

en signalant la constitution bien particulière de son âme, portée à convertir toute forme d'espérance en désillusion certaine, comme si la vie ne pouvait perdurer que d'un malentendu irréductible :

Ô si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur venoit troubler mes reveries, avec quel dedain je la chassois à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentimens exquis dont mon ame etoit pleine ! Cependant au milieu de tout cela je l'avouë, le néant de mes chimeres venoit quelquefois la contrister tout à coup. Quand tout mes rêves se seroient tournés en réalités ils ne m'auroient pas suffi ; j'aurois imaginé, revé, désiré encore. Je trouvois en moi un vuide inexplicable que rien n'auroit pu remplir ; un certain elancement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée et dont pourtant je sentoie le besoin. Hé bien Monsieur cela meme etoit jouissance, puisque j'en etois penetré d'un sentiment tres vif et d'une tristesse attirante que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

(p. 1140. C'est moi qui souligne)

Inutile d'essayer de démêler quels mouvements pulsionnels seraient venus s'ajouter ici pour faire interférence à des mouvements inverses préalables, tellement l'antinomie affective s'impose comme contrainte nécessaire et absolue, là depuis toujours dans une parfaite perversion des lois de la contradiction. Interférence à l'origine donc. *Naturel* oxymore.

C'est pourquoi il m'a toujours semblé abusif de réduire le conflit libidinal du texte de Rousseau à une banale affaire de paranoïa – à moins peut-être de rendre à la paranoïa sa pleine valeur psychotique et de lui restituer alors tous les traits *mélancoliques* dont elle est aussi porteuse –, si l'on ne prend pas la peine de bien peser ce qu'il en est de ce difficile rapport à l'Autre dont les marques ne reconduisent pas toutes au simple désir de s'en voir affranchi. La *Seconde promenade* est à cet effet convaincante, en même temps qu'elle se trouve à remettre les *Réveries* dans le droit fil de l'écriture de Rousseau, leur enlevant dans l'œuvre ce caractère d'exception qui résiste mal à une analyse textuelle un peu sérieuse. Alors qu'elle s'ouvre sur le projet heureux de décrire les douces contemplations

de la rêverie, qu'elle y voit l'occasion de renouer enfin avec l'état de nature – « ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi et à moi sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu » –, elle va très vite organiser sa diégèse contre l'accomplissement de désir de son énonciation et présenter l'*interférence* des événements du monde comme le décret signé de quelque volonté transcendante :

Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune et toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, et un concours si frappant qui tient du prodige ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les decrets éternels. Des foules d'observations particulières soit dans le passé soit dans le présent me confirment tellement dans cette opinion que je ne puis m'empêcher de regarder desormais comme un des secrets du Ciel impénétrables à la raison humaine la même œuvre que je n'envisageois jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes. (p. 1010)

On aurait tort de ne voir ici que l'exacerbation d'une paranoïa dont les exigences nouvelles porteraient à faire de l'Autre persécuteur une figure de toute-puissance divine, celle-ci transformant sa victime en martyr désigné et lui conférant du même coup un statut héroïque. Bien plus que l'inscription du trait maniaque, c'est l'accomplissement d'une obligation nécessaire qui trouve à s'affirmer là, de l'extérieur cependant et sous le signe de la forclusion, dans l'arrêt d'une fatalité impénétrable mais quand même reconnue *personnellement* comme signifiant absolu :

Cette idée, loin de m'être cruelle et déchirante me console, me tranquillise, et m'aide à me résigner. [...] Dieu est juste ; il veut que je souffre ; et il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon coeur et ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes et la destinée ; aprenons à souffrir sans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, et mon tour viendra tot ou tard.

(p. 1010. C'est moi qui souligne)

C'est donc sur la souffrance acceptée comme *interférence* fondamentale que se ferme la *Seconde*

promenade. Une souffrance devenue mode de vie – le mode même de la vie en société –, preuve que les données de l'existence se conjuguent en des forces opposées et contradictoires, faisant du tumulte et de l'anarchie non pas des perturbations d'inconvenance ou de hasard, mais des *états de fait* dont il serait mal venu d'ignorer le caractère inéluctable. L'espérance d'une vie de paix et de béatitude, aussitôt déçue puis reportée presque sereinement *ad infinitum*, vers des horizons qui se rapprochent forcément de la mort – Rousseau a soixante-cinq ans –, court du début à la fin de la *Seconde promenade*, en constant déplacement et comme sans prise véritable, *signe* de l'interférence douloureuse qui grève inévitablement le rapport à l'Autre et rend la vie interdite de jouissance. Exemple d'un mouvement libidinal récurrent dans l'œuvre de Rousseau, mouvement tout entier immobilisé entre l'élan et le retrait et mettant la vie toujours dans l'ombre de la mort, la *Seconde promenade* situe les *Rêveries* à leur juste place, dans le sillage même des *Confessions* – « les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes *Confessions* » (p. 1003) –, et reprend, quelque dix ans plus tard, pour le déplier sur plusieurs pages le motif extrêmement condensé qu'esquissait déjà en une phrase le début des *Confessions* : « J'étois né presque mourant » (p. 7). Étrange façon, en effet, de commencer une autobiographie que d'en signaler aussitôt l'impossibilité, ou plus justement de marquer sa diégèse d'un retard pris sur son effacement. Métaphore extrêmement significative, chargée d'un poids de finalité qui précipite la vie dans sa biffure immédiate, la formule est reconduite quasi telle quelle dans la *Seconde promenade*, cette fois après réflexion méditative et comme conclusion évidente : « J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu » (p. 1004). Bien loin de s'affranchir des angoisses avouées dans les *Confessions*, les *Rêveries* ne feront rien d'autre que redire en écho le sentiment d'une existence toute perçue comme *accidentelle*, dont non seulement certains événements pourraient troubler le cours normal, mais dont toutes les péripéties sont à mettre d'emblée au compte de l'*interférence*. À une différence

près cependant, et importante : alors que les *Confessions* vont organiser leur récit autour du trauma que constitue cette essentielle turbulence, les *Rêveries* vont plutôt construire leur parcours en fonction du fantasme qui permet d'en supporter la réalité bouleversante.

Du trauma au fantasme, d'un impossible à admettre au désir inconscient d'y arriver quand même, comme on le sait, il n'y a qu'un pas. Mais, ce qu'on sait moins, cela vaut en un sens parfaitement réversible. Du fantasme au trauma aussi. Étant entendu qu'il ne faut pas tant ici se faire l'idée d'un *passage* de l'un à l'autre, mais bien plutôt d'un *accès* à l'un dans l'autre et réciproquement, sans détermination fixe, dans la libre circulation des investissements et contre-investissements du psychisme. Cela veut dire, et ce n'est pas rien, qu'il ne faut pas faire trop vite mauvais sort à ce qui a l'air d'être haïssable, le trauma, au profit heureux de son *dépassement* dans une mise en scène de fiction, le fantasme. Il n'est pas sûr du tout que le drame à finir soit ici affaire menée sans retour possible sur la question, et qu'à finir précisément il n'autoriserait pas alors son deuil interminable. Le fantasme, en effet, n'est pas libération pure du trauma, il n'en fait pas l'économie, bien au contraire. Il le porte encore, comme une croix devenue glorieuse, celle qui au jour du triomphe rappelle pourtant la passion dont elle reste à jamais le signe. À sembler paradoxale et proprement *impossible*, et il est clair qu'elle l'est aussi, cette posture du fantasme est, dans l'inconscient, parfaitement cohérente puisqu'elle fait seulement apporter réponse positive à la *complicité* implicite que le trauma demande à entretenir avec sa négation même. Si le trauma *horrifie* la réalité, la fait en quelque sorte basculer dans le réel impensable, il la *marque* aussi du coup d'une indéfectible présence, la rendant *comme-ça-nécessaire*, inéluctable dans l'avenir du sujet, imposant des comptes mais levant dans le fantasme l'obligation d'avoir à les payer. Si donc le fantasme réinvente une réalité supportable, la remet dans le circuit du discours et de la représentation symbolique, il ne peut cependant le faire qu'en

imaginant le trauma de son lieu propre, comme condition essentielle à la figuration d'un désir de contrebande, le seul désormais possible pour le sujet et le seul aussi à pouvoir donner sens à sa jouissance.

Trauma des *Confessions* et fantasme des *Rêveries*. Pour n'être plus à mettre au compte d'une opposition dont les possibilités de conciliation dialectique passeraient par un parcours en étapes successives et programmées, mené en vue d'une performance finale ciblée dès le départ, une différence entre les deux ouvrages n'en reste pas moins sensible, une différence de ton et de rythme bien plus que de sujet ou de thème, dont il convient maintenant d'essayer de voir de quoi elle est faite au plan narratif et discursif. Ce qui est sûr, et c'est d'évidence même, il faut éviter d'accorder quelque crédit que ce soit au cliché traditionnel qui veut que les *Confessions* soient un texte de narration et les *Rêveries* un texte de description. Ce diagnostic ne résiste même pas à une lecture de surface et, à moins d'épurer certains passages en les isolant de leur contexte immédiat, on est obligé de constater – et ce aussi bien dans les *Confessions* que dans les *Rêveries* – que non seulement ces deux catégories de discours, tels que définies sèchement par la nomenclature canonique, sont assez équitablement distribuées d'une œuvre à l'autre, mais que c'est précisément l'arbitraire de leur distinction formelle qui s'avère ici inefficace, pire, fallacieuse. Si l'écriture de Rousseau montre une chose, c'est bien que la parole, qu'elle soit de défense ou d'abandon, ne passe pas par des *modes* discursifs préétablis en fonction d'une nosologie commode et sécurisante, mais qu'elle s'établit sur des écarts et des variations qui relèvent seulement de la sémantique propre au texte qu'elle est en train de construire. Texte qui ne doit ses différences qu'à la dynamique interne qui le commande, et non à des conventions de principe qui viendraient l'organiser de l'extérieur et en faire une sorte de *patchwork* plus ou moins réussi. Au delà donc d'une comptabilité mesquine à tenir des événements racontés et des impressions décrites – comme si la *vitesse* dite narrative pouvait sérieusement se mesurer en périodes de pointe et en temps de repos –,

comment se compose des *Confessions* aux *Rêveries* le texte de Rousseau et qu'est-ce qui, spécifiquement, en règle le débit discursif?

Trauma des *Confessions*, ai-je dit. Celles-ci se présentent, en effet, comme un corps d'œuvre marqué de coups, dont le tissu autographique, fragile et précaire, est sans cesse menacé de déchirures profondes et n'échappe à la destruction que par la grâce de miracles répétés. Chaque événement ou presque de l'histoire de Jean-Jacques est porté au compte de l'extraordinaire, de l'horrible ou de l'incroyable, et si quelque situation heureuse se glisse parfois dans la trame d'une vie de misère, c'est toujours à l'ombre plus ou moins inquiétante d'une prolepse ravageuse. Un exemple parmi tant d'autres, mais essentiel: À la fin du *Livre V*, alors qu'il est déjà dans la pensée du *Livre VI* – le seul qui s'ouvre sur une diégèse heureuse – et qu'il s'apprête à décrire le séjour aux Charmettes où il va connaître avec Madame de Warens « le court bonheur de [s]a vie » et goûter « les paisibles mais rapides momens qui [lui] ont donné le droit de dire [qu'il a] vécu » (p. 225), Jean-Jacques ne peut s'empêcher d'en court-circuiter les effets bénéfiques en les annonçant comme *forcément* éphémères et déjà effacés :

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours et des miens? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle; court et précieux intervalle! qui n'a pas fini par ma faute, et dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal proffitté.

(p. 222-223. C'est moi qui souligne)

Non seulement le bonheur est ici appelé à finir avant même de s'être inscrit dans l'espace autographique, mais il est la *conséquence* involontaire d'une « crise » malade – la crise nerveuse et mélancolique qui atteint Jean-Jacques et le laisse dépendant des bons soins de Maman –, crise qui, d'ailleurs, deviendra aussi dans sa rechute la *cause* de l'éloignement des Charmettes et de la venue du malheur: littéralement

pris à serre dans l'état d'une infortune *congénitale*, c'est bien au trauma d'existence que fait directement allusion l'épisode du séjour à Chambéri, comme le dit le texte sans équivoque en ramenant le conflit aux intérêts des forces de vie et de mort. Vivre le bonheur est un fantasme encore impossible dans les *Confessions*, la mort seule est digne d'en être la terre d'accueil :

Enfin je tombai tout à fait malade. Elle [Madame de Warens] me soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant, et cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets et tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, si alors elle fut venue! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes qui empoisonne la vie et la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même; c'étoit à peine mourir. (p.221)

Comment s'étonner alors qu'en dépit de son désir de faire arrêt sur l'image de sa félicité et de lui donner le plus grand espace possible de narration, Rousseau ne puisse guère voir comment la retenir longtemps vivante dans le champ de son écriture :

Momens précieux et si regrettés, ah recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fites réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple; pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse? (p.225)

Dans les *Confessions*, il n'y a pas de place sûre et permanente pour le bonheur : dans le regard contrarié des autres, il est condamné à mourir, preuve qu'il n'a pas non plus le droit de durer aux yeux de Jean-Jacques⁴. La vie ne peut s'inscrire que douloureuse, traversée d'injustices et de scandales, battue de peine et d'amertume, surface offerte aux violences de toutes sortes, en attente d'elles, comme si l'ouverture au monde devait nécessairement passer par la répétition du modèle traumatique. Dans le texte des *Confessions*, cela s'écrit selon un schéma discursif invariable : bien insérée entre un préambule et un épilogue, qui s'emploient à garantir le climat affectif dans lequel elle

fait irruption, une scène toujours remarquable, théâtralisée à l'extrême, s'impose comme événement bouleversant et décisif dans l'histoire du sujet narrateur. À reprendre inlassablement cette formule pour rendre compte de son existence, Rousseau indique déjà que *l'interférence* née du trauma n'est pas simple accident de parcours, intrusion fortuite d'un corps étranger là où il n'a pas à être, mais qu'elle est destinée à devenir le *lieu commun* d'une vie tout entière de confusion et de méprise.

Fantasme des *Rêveries*, ai-je ajouté. Dans le prolongement même du trauma d'existence des *Confessions*, et jusqu'à sa lente et difficile intégration dans le corps textuel qui tente maintenant d'en abrégier les affects intolérables. Il n'est donc pas étonnant de retrouver, surtout dans les deux premières *promenades* mais aussi çà et là au détour des autres, les mêmes accents de plainte et de révolte qui courent tout au long des *Confessions*, les mêmes constats désespérés, la même accablante désolation. Et pourtant, de cette misère, quelque chose se calme peu à peu, s'adoucit, s'abandonne, non pas d'une résignation définitive, mais plutôt d'une accoutumance au malheur qui rend malgré tout la vie plus supportable. Dans une progression toute en reprises et en zigzags va s'organiser en parallèle le fantasme qui permet à la vie *interférente* de renouer avec la transparence de la mort.

Il n'y a qu'à constater la différence de traitement apportée à l'affaire Marion, des *Confessions* à la *Quatrième promenade*, pour comprendre le changement de tonalité qui résulte à faire basculer le trauma dans le fantasme. Alors que les *Confessions* présentent l'épisode comme un drame *indicible*, dit quand même mais une fois pour toutes, les *Rêveries* viennent rechercher l'événement, comme le « grand crime » qu'il est encore, mais pour l'intégrer cette fois dans une réflexion morale sur le mensonge et la vérité. Convoqué certes comme cause et source de cette *rêverie* philosophique, comme le rappel insistant d'un acte répréhensible, il n'est plus cependant qu'un fait du passé, qu'un *exemple*, si grave puisse-t-il être, qu'une illustration fameuse, utile à la compréhension de la

thèse délicate que Rousseau est maintenant en train de soutenir et qui l'exorcise en partie de son mal. Le matériel historique, qui se ramassait en une scène extrêmement condensée dans les *Confessions*, est ici disséminé partout dans le texte – on peut le mesurer à même les nombreuses récurrences de contenu et d'expression – et sert bien davantage à cimenter l'argumentation qu'à signaler une circonstance de vie exceptionnelle. Dans la *Quatrième promenade*, s'ajoutent à l'affaire Marion, en contrepoids et donc comme effets de catharsis, deux autres souvenirs dont il est précisé qu'ils ont été écartés des *Confessions* parce qu'ils risquaient de mettre l'accent sur les « heureuses qualités » dont était aussi doué le cœur de Jean-Jacques. Comme si là le récit refusait encore de se laisser distraire du trauma et d'en alléger la lourdeur au bénéfice d'une possible consolation. Il est clair que le rythme discursif de la *promenade* est, lui, touché de ces modifications : non plus saccadé et discontinu, plein de soubresauts et de ruptures, mais plus régulier, souvent presque paisible, il traduit l'apaisement du conflit, qui reste bien sûr un lieu de souffrance mais *travaillée* de l'intérieur, en même temps qu'il installe le malheur dans la logique des choses et en fait le lot normal de l'existence.

La *Seconde promenade*, quant à elle, constitue ici encore une belle représentation de cette évolution affective. Tout à fait *révée* autour de la thématique habituelle de méfiance et de persécution, elle garde pourtant un ton étonnamment calme – la « résignation » des *Rêveries* est de fait une baisse d'excitation psychique due au travail du deuil, inaccompli sans doute mais présent quand même – et s'achève dans la parfaite sérénité de qui ne compte plus que sur la mort. C'est peut-être dans cette *promenade* qu'on a l'exemple le plus frappant du nouveau *style* de Rousseau, où les faits et les images s'entremêlent avec aisance, où narration et description ouvrent l'une sur l'autre et forment une trame unique. L'épisode du chien danois – soi-disant figure privilégiée de la paranoïa de Rousseau – et l'étrange histoire de Madame d'Ormoï, qui alimentent les réflexions désabusées de Jean-Jacques et le ramènent

encore à l'idée du complot universel, n'ébranlent cependant pas le texte du choc traumatique des *Confessions*, mais trouvent *naturellement* leur place, avec une rare économie de moyens :

Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, et je m'en revenois très content de ma journée, quand au fort de ma rêverie j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter. J'étois sur les six heures à la descente de Menilmontant presque vis-à-vis du galant jardinier, quand [...]. (p. 1004)

À se comparer, entre autres, à « l'horrible tragédie » du noyer de la terrasse racontée dans les *Confessions*, l'accident du chien danois, malgré les conséquences autrement plus graves qu'il a entraînées et dont le récit d'ailleurs entend témoigner, a dans le tissu du discours presque l'air d'une bagatelle. Quant aux intrigues et manigances de Madame d'Ormoï, une phrase suffit à les introduire : « Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité » (p. 1007). C'est peu pour porter dans l'écriture les grands symptômes d'une crise aiguë de paranoïa !

Je ne cherche pas à nier le complexe de persécution de Jean-Jacques, je ne dis pas qu'il est absent des *Rêveries* – ce qui ferait de celles-ci un texte à part dans l'œuvre de Rousseau, alors qu'au contraire je le vois précisément dans le sens de la continuité –, j'essaie seulement de montrer que, du trauma au fantasme et réciproquement, s'il y a transformation, il n'y a pas rupture. Dans les *Rêveries*, la vie n'est pas moins misérable que dans les *Confessions*, elle est simplement *reconnue* comme telle, dans le sacrifice du scandale au profit d'une situation qui reste sans doute hors du commun, mais qui *pour soi* devient la norme. Plus que cela même : le constat d'ouverture de la *Neuvième promenade* – « Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici bas pour l'homme » (p. 1085) –, ajouté après coup comme un rappel insistant, reprend un motif développé dans la *Cinquième promenade*, qui jette un éclairage particulier sur le rapport équivoque que Jean-Jacques entretient avec le bonheur. La citation est un peu longue mais elle est importante :

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les

époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts momens de délire et de passion, quelques vifs qu'ils puissent être ne sont cependant et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroit le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

(p. 1046. C'est moi qui souligne)

Si Jean-Jacques touche ici à son rêve d'avoir enfin accès à la « suprême félicité », puisqu'il dit y avoir goûté souvent à l'île de Saint-Pierre, il n'en demeure pas moins qu'il en dénie finalement l'assurance puisqu'il ferme la *Cinquième promenade* aussi sur l'aveu de ne pas pouvoir retenir indéfiniment la permanence bienheureuse : « Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attiedit cela vient avec plus de peine et ne dure pas si longtems » (p. 1049). Le paradoxe fait donc retour, cette fois du fantasme au trauma, puisque non seulement les « trop rares et trop rapides » bonheurs de l'existence se voient ici éjectés hors du rêve originaire, mais sont aussi ramenés à des « momens de délire et de passion » qui les projettent directement du côté de l'accident et du trauma. Le « plaisir qui passe » n'est pas celui que retient le souvenir, parce qu'il laisse le cœur « inquiet et vuide » et qu'il « fait regretter quelque chose avant, ou desirer encor quelque chose après » (p. 1046). Comment alors « le bonheur qui dure », le seul à en valoir la peine, pourrait-il se faire *récit* autrement que dans la mémoire projective de l'écriture ?

« Comment dire ce qui n'étoit ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même » (*Confessions*, p. 225) ? Sinon dans

une rêverie *inachevée* – qui revient à l'ombre de la mère sur le temps béni des Charmettes –, parenthèse ouverte à nouveau mais cette fois non refermée, véritable *prolepse d'expression* qui reconduit le récit jusque dans l'éternité de la mort.

NOTES

1. Les références au texte de Rousseau renvoient à l'édition de la Pléiade et, à moins d'indication contraire, au tome I des *Œuvres complètes*.
2. Trois mois séparent le début de la rédaction de la *Dixième promenade* – la dernière de fait, celle qui précisément demeure inachevée –, commencée à Paris le 12 avril 1778, ce jour de « Pâques fleuries » du dimanche des Rameaux, de la mort subite de Rousseau survenue à Ermenonville, le 2 juillet de la même année. Quand le 2 mai, il remet à Moulto, son exécuteur testamentaire, les manuscrits des *Confessions* et des *Dialogues*, il retient en sa possession le texte des *Réveries*, dont seules les sept premières ont été par lui recopiées au propre. Il ne s'agit pas de sauter aux conclusions trop rapidement et de voir là le signe certain de son renoncement à inscrire l'ouvrage dans le corps de son œuvre. Contentons-nous simplement d'y lire une hésitation à homologuer un texte dont peut-être l'enjeu n'est pour lui plus tout à fait aussi clair.
3. Rousseau ne fait pas de réelle différence entre les deux termes, employant facilement l'un pour l'autre dans leur sens commun d'« imagination délirante », faisant donc se résorber le rêve dans la rêverie. Mais curieusement, il semble très souvent dénier cette résorption par le rappel immédiat des paradigmes du nocturne au sein même du rêve éveillé. Que ce retour, explicite ou implicite, de la rêverie aux qualités « passives » du rêve puisse se faire éventuellement par le biais du *cauchemar* indique assez à quelles énormes ambiguïtés nous avons affaire ici.
4. Ce n'est pas mon intention dans cet article d'aller jusqu'à l'interprétation analytique, mais je laisse le soin au lecteur d'apercevoir, ne fût-ce qu'en filigrane, les effets de sens à tirer de ces aveux d'ambivalence, quand on les rapproche de la toute première confidence des *Confessions* : « [...] je naquis infirme et malade ; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs » (p. 7). Quand on naît malade, qu'on paie sa vie de la mort de sa mère, on est arrimé pour toujours à sa propre misère. Quand on est malade, que cela donne le bonheur d'avoir enfin une mère, on est forcé de prendre la mort à son compte.